

Femme à une militante

In this issue we offer our 'femme' to a woman whose name may not appear in the history books of the future, but whose entire life has been devoted to action at the grass-roots level and who has never deviated from her youthful ambition to fight injustice of all kinds. We find her setting an example in her private life, working to improve the school system, joining in the struggle of the unions, participating in campaigns for peace, fighting for the equality and autonomy of women. Where injustice exists, there she is. Politics doesn't always have to be spelled with a capital P.

Simonne Monet Chartrand figurera-t-elle dans nos livres d'histoire, elle qui n'est ni sénatrice, ni députée, ni présidente de commission, ni... ni...? On peut justement en douter car les femmes n'ont toujours pas d'histoire sauf quand elles accèdent aux titres. Et encore. Mais si nous cherchons aujourd'hui à énumérer les militantes qui ont marqué notre époque et contribué à sa transformation, son nom sera un des premiers à surgir.

Qui est-elle, cette femme, à la fois si connue et si mal connue? Mère de sept enfants, grand'mère déjà de trois; membre d'innombrables associations; étudiante permanente en quelque sorte; animatrice, scripteuse, éducatrice, j'en passe. Quel fut, quel est son parcours?

Née dans une famille bourgeoise (fille et petite-fille de jure), de santé fragile, toute petite déjà elle 'a des opinions', encouragée en cela par un père qui la voulait autonome et une grand'mère qui avait, elle, témoigné de son mépris des racontars en courant se marier très jeune pour vivre en chambre avec un garçon pas encore 'installé', ce qui ne pouvait, selon les mauvaises langues, s'expliquer que par un goût précoce — et dépravé, bien sûr — pour les plaisirs de la chair. 'Apprends à jouer au bridge, ma petite', lui soufflait la grand'mère, 'c'est le seul terrain sur lequel on a le droit de battre les hommes.'

Simonne en prit note, comme elle constata aussi que toutes les femmes de sa famille rivalisaient d'intelligence avec les hommes sans que cette intelligence leur soit reconnue, que c'était le travail d'administratrice de maison de ces femmes anonymes qui libérait les hommes pour qu'ils aillent se chercher une gloire ailleurs. De beaucoup de choses elle se rendra compte très jeune.

Sa foi, par exemple, sera ébranlée quand, à l'âge de 16 ans, une tuberculose l'oblige à interrompre ses études — brillantes — et à passer un an et demi en sanatorium. Là, isolée du monde extérieur à cause du risque de contamination, éloignée de son premier amour qui, atteint lui aussi, succombera à la maladie, ayant perdu son seul frère pour la même raison, frisant la neurasthénie, elle s'interrogera longuement sur le sens de l'injustice et la mort dans un monde créé par un dieu tout-puissant.

Elle mettra aussi cette période à profit pour lire, comme jamais elle n'avait pu le faire au couvent. Ses horizons s'ouvrent, venant la confirmer dans son dégoût de la censure intellectuelle et de la rigidité des programmes scolaires. À cela s'ajoute tout ce que son père et son

grand-père lui avaient dit sur le conservatisme, voire l'arriérisme, de la loi et, ne se rendant même pas compte peut-être qu'à l'époque il lui eût été interdit, femme, d'exercer, elle renonce à son projet de faire des études de droit. Son carnet en témoigne; encore adolescente, elle refuse les inégalités sociales et veut mener une action sociale.

Et elle l'a menée.

Collégienne et étudiante libre à l'Université de Montréal, elle joue un rôle actif dans la JEC, premier mouvement à accepter, avec la bénédiction — c'est le cas de le dire — du pape, que les jeunes filles oeuvrent aux côtés des garçons, les religieuses aux côtés des aumôniers. Son travail essentiel jusqu'en 1941, quand, après son départ, elle est remplacée par Jeanne Sauvé, consistera d'une part à créer des liens entre les collèges classiques féminins et les écoles normales de douze diocèses dans le but de décloisonner leurs activités et d'ouvrir la voie à une participation des élèves dans les prises de décision et d'autre part à établir un réseau international de correspondants étudiants afin que les un/e/s et les autres puissent mieux se connaître.

En 1939, elle assiste à deux congrès étudiants internationaux, dont le deuxième, à Washington sera disloqué par la déclaration de la deuxième guerre mondiale qui obligera de nombreux jeunes à repartir dans leur pays pour participer à une guerre qu'ils n'avaient pas décidée et pour tuer ceux et celles qu'ils étaient venus voir au congrès. L'internationalisme et l'anti-militarisme de Simonne ne font que s'accroître.

Mariée, elle ne démettra rien de son autonomie. Elle trouve en Michel Chartrand l'oiseau rare, et sans doute encore plus rare à cette époque-là, l'homme qui trouve normal de partager les tâches, d'encourager sa femme à poursuivre ses études et à s'engager dans des activités extérieures, de la reconnaître comme partenaire égale et indépendante.

Ses activités — trop nombreuses à énumérer toutes — se multiplient. Pendant de longues années, elles se rapporteront surtout à ses préoccupations familiales: cours de puériculture; organisation de l'École des parents; administration des associations parents-maîtres; création avec d'autres de l'Union des familles; mise sur pied d'une bibliothèque ambulante pour les femmes sans argent (parce que les maris le leur refusaient); organisation de

Mair Verthuy



Simonne Chartrand

discussions sur la vie de couple. Toutes choses d'avant-garde dans le Québec d'avant la Révolution tranquille.

Plus tard elle s'engagera dans l'animation sociale et syndicale, apportant son aide et son expérience aux travailleurs et travailleuses en grève, participant à leur travail d'éducation et de relations publiques. Elle manifeste. Elle milite, en faveur de la paix, contre le nucléaire.

Comme c'est le cas pour tant d'autres femmes, c'est donc par la voie de gauche qu'elle débouchera sur le féminisme, sans pour autant détourner son regard des autres injustices qui sévissent dans ce bas-monde. Co-fondatrice de la Fédération des femmes du Québec, membre de toutes les associations féministes, membre de divers comités syndicaux de la condition féminine, longtemps directrice générale adjointe de la Ligue des droits de l'homme (eh oui) qu'elle réussira à transformer en Ligue des droits et libertés, première étudiante membre de l'Institut Simone de Beauvoir (tout en regrettant que l'on n'ait pas choisi un nom d'ici), candidate du parti Rhinocéros en 1979, Simonne Monet Chartrand n'arrête jamais cette action sociale que jeune elle s'est juré de mener.

Elle fait de la politique à tout instant. Pas la Grande. Celle-là, elle laisse aux gens qui ont de l'ambition ou qui pensent pouvoir faire des réformes de l'intérieur. Simonne est une irréductible de l'opposition (pas la 'parlementaire'), de la contestation, des groupes de pression extérieurs. Pour elle, il n'y a pas de petite politique. Que son action contribue à modifier le système scolaire, à accorder une plus grande voix aux parents et aux élèves, à encourager les femmes à développer leur autonomie, à améliorer le sort des démunis/e/s, à faire entendre la parole des autochtones, à éliminer les injustices là où elles se trouvent, là voilà heureuse. Sa vie publique, elle l'a menée comme elle a mené sa vie privée, en accordant et en exigeant la reconnaissance et le respect des besoins d'autrui.

Aucune théorie d'ensemble ne l'anime. Elle a connu et combattu les chapelles dans l'église catholique d'antan; loin d'elle l'idée de vivre la même expérience à l'intérieur d'un parti quelconque. Ses gestes sont toujours ponctuels, ses prises de position provoquées par un élément concret.

Ainsi va-t-il de son nationalisme, du moins à l'enseignement de l'abbé Groulx qu'à son sentiment d'appartenance à une terre et à une collectivité. La souveraineté-association, dit-elle, devrait aller de soi. Mais le Québec s'étant prononcé comme on sait, elle voit pour l'heure dans le mouvement indépendantiste une voie de garage qui nous détourne des grands problèmes socio-économiques encore à résoudre.

Son nationalisme a néanmoins toujours été mitigé en quelque sorte, car il marchait de pair avec son respect des groupes progressistes canadiens-anglais et son désir d'un véritable internationalisme. Désir manifesté déjà à la JEC et renforcé par ses expériences à Washington en 1939. C'est pourquoi elle a toujours milité en faveur de la paix. C'est pourquoi elle pense que les discussions actuelles sur

la mobilisation des femmes aux États-Unis sont fausses. 'Si les Américaines ne veulent pas qu'on les appelle sous les drapeaux, qu'elles s'organisent dans ce sens. Mais le véritable ennemi, c'est la guerre elle-même et les systèmes qui l'engendrent. Cette histoire de mobilisation des femmes est encore une façon de masquer les luttes réelles qu'il faut entreprendre'.

Et les femmes d'ici? A commencer, bien sûr, par les Yvettes. Elle ne voit nullement dans le Rassemblement des femmes pour le Non l'esquisse d'un geste politique. Elle doute qu'il s'agisse pour la plupart de vraies fédéralistes motivées par le désir de se faire entendre. Il s'agit pour elle d'un mouvement télécommandé pour récupérer de nombreuses femmes pour qui cette réunion au Forum n'avait pas plus de signification qu'une sortie aux Floralies. Et voilà.

Et la valorisation du travail de la femme au foyer? Là-dessus, Simonne hésite. Le travail est à valoriser, comme il faut en tenir compte en calculant le produit national brut d'un pays. Mais le salaire de la femme au foyer présente de nombreux inconvénients dont le moindre n'est pas le problème de la femme qui fournit une journée double et qui ne se voit pas récompenser. Il faut avoir plus d'imagination — chose qui manque à de nombreux hommes politiques — et travailler davantage du côté du recyclage et du régime de retraite, peut-être.

Et le Parti québécois? Il faut que les femmes y soient actives et qu'elles luttent pour être admises de plain-pied aux instances administratives du parti. Ce ne sera pas facile; on ne change pas les mentalités en une génération. Les hommes qui sont là sont le même type d'homme que leurs pères, avec un peu plus d'instruction. Mais qu'on ne demande plus aux femmes de se sacrifier; ce temps-là est révolu. Il faut une politique féminine sociale et économique où les femmes décident avec l'assentiment des autres femmes à partir d'informations complètes.

Ce qui importe, c'est de créer la possibilité et le désir de l'autonomie, qui passent tous deux par l'économique. Dans ce but, les féministes devraient maintenant orienter davantage leur activité vers l'éducation populaire, l'action devant être à la fois individuelle et collective. En créant de petits cercles d'étude au niveau du quartier, on peut offrir aux femmes l'occasion de se rencontrer, de se raconter, de s'analyser dans leur vie quotidienne. Alors et alors seulement elles seront en mesure d'établir leur priorité en fonction de leurs besoins et de se regrouper en vue d'une action collective. Il faut partir du vécu de chacune d'entre nous.

Et Simonne commence par raconter le sien. Depuis un an elle travaille de façon assidue à la rédaction de son autobiographie. Ce n'est pas, dit-elle, un 'essai d'écriture au féminin' (à voir!), mais une simple relation de faits qu'elle lance aux femmes comme une bouteille à la mer dans l'espoir qu'elle arrivera à bon port, entre nos mains. A travers ce voyage à rebours, Simonne se retrouve, et nous la trouverons sûrement, fidèle à elle-même, travaillant depuis toujours dans les interstices du pouvoir officiel, faisant de la politique — au féminin.